

H. **SBOGAR,** 9

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. *****.

*Représentée pour la première fois à Paris, sur le
Théâtre des Variétés, le 26 décembre 1818.*

Prix : un fr. 25 cent.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de
Théâtre, boulevard Saint-Martin, N^o. 29, vis-
à-vis la rue de Lancry.

~~~~~  
1819.

# PERSONNAGES.

# ACTEURS.

JOSEPH SBOGAR , garçon apothicaire. M<sup>r</sup>. *Brunet.*  
FRICANDO , aubergiste . . . . . M<sup>r</sup>. *Lefèvre.*  
LAURETTA , sa fille . . . . . Mlle. *Aldegonde.*  
STÉPHANI , ami de Sbogar , amant  
de Lauretta. . . . . M<sup>r</sup>. *Léonard.*  
LE BAILLY. . . . . M<sup>r</sup>. *Tiercelin.*  
BENETTY... } garçons d'auberge. { M<sup>r</sup>. *Odry.*  
GERONIMO. } M<sup>r</sup>. *Arnal.*  
Garçons.  
Servantes.  
Amis et compagnons de Sbogar.



*La Scène est en Piémont.*

# S B O G A R.

*Le Théâtre représente une salle d'Auberge. Au lever du rideau les personnages sont groupés autour de Fricando, et écoutent une lecture.*

## SCENE PREMIERE.

FRICANDO, BÉNETTI, LAURETTA, Villageois,  
Villageoises.

BENETTI, *lisant une lettre.*

» Je te dirai, mon cher neveu, que dernièrement, il y a  
» six mois, le fameux Jean Sbogar, chefs de brigands, fit  
» encore des siennes.

FRICANDO.

*Air du Comte Ory.*

C'est une chose étonnante  
Que l'audace d' ce vaurien,  
Il jett' partout l'épouvante,  
Et l'coquin n'a peur de rien,  
Sitôt que Sbogar se montre  
Chacun s'enfuit promptement,  
Il prend tout ce qu'il rencontre,  
Et personne ne le prend.

Ce bandit effroyable  
Est protégé du diable.

Ah ! mes amis, c'est vraiment  
Un fameux brigand.

T O U S.

Dans ces lieux fort heureusement  
Nous n'avons jamais vu c' brigand,  
Oui Sbogar est vraiment  
Un fameux brigand.

FRICANDO.

Jean Sbogar est vraiment  
Un fameux brigand.

Et dire que jusqu'à présent nous n'en avons pas entendu parler.

BENETTY.

Dame , écoutez donc , père Fricando , dans un petit village comme celui-ci , éloigné de toutes les grandes routes , au milieu du Piémont , comment voulez-vous savoir ce qui se passe au fin fond de l'Italie.

LAURETTA.

Je ne voudrais pas demeurer en Italie pour tout l'or du monde.

FRICANDO.

Allons , Benetty , continue la lettre de ton oncle , elle nous en apprendra peut-être d'avantage.

BENETTY , *continuant*.

« Fit encore des siennes.... Il y eût une expédition dans laquelle il gagna une somme d'argent considérable... »

FRICANDO.

Il n'y a de bonheur que pour ces coquins-là !

BENETTY.

Il était , pour le moment , à la tête d'une vingtaine d'hommes.

FRICANDO.

Vingt hommes !

BENETTY.

» Avec quoi il escalada le château du baron d'Aldini , où il a tué et blessé tout ce qu'il a trouvé sous sa main ; » en sortant de là , il a fait donner la bastonnade à un aubergiste....

FRICANDO.

A un aubergiste !... Cet homme là ne respecte donc rien ?

BENETTY.

« Qui l'avait écorché à son passage.

FRICANDO.

Ah ! dame , s'il l'avait écorché.

LAURETTA.

Papa , faudra bien faire attention.

FRICANDO.

C'est bon, c'est bon, Mademoiselle, on sait ce qu'on doit faire.

BENETTY.

« Et puis il s'est retiré, avec sa troupe et son butin, dans la gorge de Cetti, où on espère le prendre, dont nous n'en avons pas de nouvelles pour le quart-d'heure, si ce n'est qu'on craint qu'il ne s'échappe encore, et qu'il pourrait bien s'en aller de votre côté.... »

FRICANDO, *se levant.*

De notre côté !

TOUS.

De notre côté !

BENETTY.

« Ça serait très-heureux pour nous qui sommes las des aventures de ce fameux bandit, sur quoi toute la famille t'embrasse. Je suis ton oncle, PAOLI JINGO. »

FRICANDO.

Il est aimable, ton oncle, avec son brigand qu'il nous souhaite.

BENETTY.

Bah ! bah ! faut pas se désoler comme ça.... La lettre de mon oncle en dit p't-être plus qu'il n'y en a ; et puis, ce fameux Sbogar ne ferait pas cinquante lieues du soir au matin ; de chez nous chez lui, il y a des frontières, des rivières, des barrières qu'il faut passer à la nage.... Ah ! bah ! moi, je suis tranquille.

*Air : Lise épouse, etc.*

Se livrant à sa furie,  
Il ravage l'Italie ;  
Et c' pays-là, Dieu merci,  
Est encor' bien loin d'ici.  
En Piémont, sur ma parole,  
Jamais Sbogard ne viendra.

FRICANDO.

Songe donc qu'un homm' qui vole  
N' connaît pas ces distanc's là.

*( On frappe, tout le monde recule de peur. )*FRICANDO, *tremblant.*

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ? Benetty, va ouvrir.

BENETTY.

Après vous , not' bourgeois.

LE BAILLY , *en dehors.*

Fricando , c'est moi... le Bailly...

TOUS.

Ah ! c'est le Bailly !... Je vas ouvrir , je vas ouvrir. ( *Ils se précipitent tous vers la porte.* )

## SCENE II.

Les mêmes. — LE BAILLY.

LE BAILLY , *entrant.*

Comment donc ? des rassemblemens de soirée chez le père Fricando !

FRICANDO.

Benetty a reçu ce matin une lettre de son oncle Jingo qui est en Italie ; et il nous en faisait la lecture.

LE BAILLY.

C'est donc une lettre conséquente !

FRICANDO.

Et qui nous en a appris de belles !

BENETTY.

Ah ! oui , parce que , voyez-vous , M. le Bailly , dans le pays de mon oncle , il y a un fameux brigand qu'on appelle Jean Sbogar.

LE BAILLY.

Chut !... ne parlons pas de ça , mes enfans.

FRICANDO.

Comment ! vous saviez qu'il existait , et vous ne nous en avez rien dit ?

LE BAILLY.

Je ne puis pas entendre prononcer ce nom là , sans frémir de la tête aux pieds.

FRICANDO.

Vous , M. le Bailly , qu'êtes une espèce de magistrat ?

LE BAILLY.

Magistrat ! magistrat tant que ça vous fera plaisir , il n'en est pas moins vrai que je suis prudent.

LAURETTA.

Oh ! ça , c'est bien vrai , car il faut pour que vous arrétiez un homme....

LE BAILLY.

Que je sois bien sûr que c'est lui... c'est naturel.

*Air : de la Partie carrée.*

Qu'on me désigne un gueux , un misérable ,  
Que sans péril on puisse l'arrêter ,  
Et que je sache où trouver le coupable ,  
On me verra marcher sans hésiter.  
Mais en marchant , par fois je me répète :  
Un innocent peut être dans ce cas ;  
Ma conscience alors me crie arrête !  
Et je n'arrête pas.

LAURETTA.

Je le crois bien , vous trouvez toujours des embarras dans les signalemens.

LE BAILLY.

Dame , écoutez donc , il y a tant de gens qui se ressemblent... On ne voit par-tout que des yeux noirs ou bleus ; des nez camards ou aquilains , des bouches grandes ou petites ; c'est toujours la même répétition... cela trouble la vue... diable !... diable , si j'avais arrêté tout le monde dont on m'a envoyé le signalement , je me serais joliment fait des ennemis , pas si bête!...

FRICANDO.

Cependant , M. le Bailly , la sûreté exige...

LE BAILLY.

Cependant... cependant.... je sais ce que la prudence m'ordonne de faire ; et vous ne savez pas , vous , père Fricando , les dangers que vous auriez courus sans cette prudence-là ?

FRICANDO.

Moi ?

LE BAILLY.

J'ai eu trois signalemens qui vous ressemblaient , un jeune homme et trois vieillards.

FRICANDO.

Alors , ça fait quatre qui me ressemblaient.

LE BAILLY.

C'est un malheur, quoi, mais nous ressemblons tous à quelqu'un... Moi-même, est-ce que vous croyez que je ne ressemble à rien?... Regardez-moi bien, vous ne trouvez pas?... pourtant j'ai été pris pour un autre bien souvent... aussi n'est-ce qu'à la dernière extrémité, et quand je suis bien sûr de tenir mon homme, que je lui fais mettre la main sur le collet.

FRICANDO.

Cependant, si ce brigand de Sbogar se présentait ici ?

BENETTY.

Mais vous savez bien que ça ne se peut pas puisque, suivant la lettre de mon oncle, il s'est retiré dans la gorge de Cetty, où on espère le prendre.

LE BAILLY.

Ah ! ils comptent le prendre à la gorge... Ils feront bien de ne pas le lâcher, et puis d'ailleurs, s'il venait par ici, je ne le manquerais pas... Imaginez-vous que j'ai dans mon bureau plus de trente signalemens de ce coquin-là.

FRICANDO.

Il paraît qu'il se déguise de beaucoup de façons pour attraper l'argent du monde.

LE BAILLY.

Ah dame ! On ne peut pas lui en vouloir, il a un très-grand intérêt à ne pas être reconnu ; il y va de sa vie, à peu de chose près.

FRICANDO.

Et ces signalemens sont-ils ressemblans ?

LE BAILLY.

Parbleu ! certainement que dans le nombre il doit s'en trouver quelques-uns qui lui aillent. Le dernier me venait de Monteleone ; il s'y était déguisé à ravir. Personne ne l'a reconnu. Si j'en crois mon collègue de Monteleone, c'est un grand maigre qui chante agréablement, et qui fait sa partie de cor dans les concerts d'amateurs.

FRICANDO.

Et les autres ?

LE BAILLY.

Ce n'est plus ça. Le Bailly de la vallée de l'Etna prétend qu'il est petit, court, gros, gras, très-brun, et qu'il a un faux air du fameux Barberousse; le troisième, qui me venait des environs de Gênes....

LAURETTA.

De Gênes?... Ah! mon Dieu! c'est le pays de Stéphani.

LE BAILLY.

Du petit Stéphani qui a quitté les drogues pour la chicane?

LAURETTA.

Et qui doit m'épouser à son retour.. Justement, c'est ça, M. le Bailly; il est allé voir son oncle qui doit lui donner son consentement et mille florins pour faire la dot que papa a demandée.

FRICANDO.

Ah! les mille florins surtout, c'est à quoi je tiens.

LAURETTA.

Pourvu qu'il n'ait pas été attaqué!...

BENETTI.

Volé!

FRICANDO.

Dépouillé!.. sans dot point de mariage, d'abord.

LE BAILLY.

Comme vous y allez, attaqué, dépouillé!.. Est-ce que la justice n'est pas là qui prend les devants? mais, mon cher, il n'y a pas de forêt où nous n'ayons un peu de monde.

LAURETTA.

C'est que voilà deux jours que nous l'attendons.

*Air : du Port Mahon.*

Je n'y puis rien comprendre,  
Mon Stéphani me semblait si tendre.  
Pourquoi se faire attendre?

LE BAILLY.

Ah! pour un amoureux,  
C'est affreux (ter.)

LAURETTA.

Que deviendrais-je, hélas !  
S'il ne revenait pas.

SCENE III.

Les Mêmes , — STÉPHANI.

STÉPHANI *frédonne dans la coulisse.*

Air : *Lestement quand on est jeune.*

Un amant de sa constance  
Flatte l'objet de ses vœux.  
Et souvent la moindre absence  
Suffit pour éteind' ses feux.  
Moi, je suis plus heureux :  
Toujours fidèle  
A ma belle ,  
Je reviens en ces lieux  
Plus tendre et plus amoureux.

T O U S.

Air de la *Mélomancie.*

C'est Stéphane.

LAURETTA et STÉPHANI.

Mon bonheur est extrême ,

Je suis près de { celui } que j'aime.  
                  { celle }

Oui ,  
C'est bien lui !

FRICANDO.

Mes amis , voulez-vous m'en croire ,  
Des voleurs pour perdr' la mémoire ,  
Toute la nuit , il faut boire.

STÉPHANI.

Bonjour , père Fricando , bonjour M. le Bailly... quant à  
ma chère Lauretta... *Il va pour l'embrasser .*

FRICANDO , *l'arrêtant.*

Un moment !

STÉPHANI.

Oh ! c'est fait.... mais mon voyage a été heureux ; mon  
oncle a approuvé mon choix et il m'a donné le double de ce  
que je lui demandais.

LE BAILLY.

Comment , deux consentemens ?

STÉPHANI.

Non , deux mille florins.

FRICANDO.

Deux mille florins !.. A merveille !.. nous avons tremblé un instant que tu ne fusses arrêté en route.

STÉPHANI.

Ah ! bah !... Est-ce que je crains quelque chose , moi ?

LE BAILLY.

Comment , il ne craint rien ! ce n'est pas prudent.

FRICANDO.

Allons , mon garçon , demain les fiançailles.

STÉPHANI.

Pourquoi pas ce soir !.. Je puis avant une heure avoir vu le Notaire , le reste de nos parens , nos amis , nos témoins..

BENETTY.

Avec ça qu'il ne nous est venu personne dans la journée, le buffet est bien garni.

LE BAILLY.

Ah ! votre buffet est bien garni ! je vous reconnais là , mon cher Fricando ; allons , allons , nous souperons tous ensemble ce soir , n'est-ce pas , mes amis ?... ainsi , pour être tout à vous , je m'en vais me débarrasser de mes autres occupations et je reviens dans l'instant.

TOUS

Bon soir , M. le Bailly.

LE BAILLY.

Ce n'est pas ça ; dites donc , au revoir , M. le Bailly.

TOUS.

Au revoir.

LE BAILLY.

C'est ça. Sans adieu , mes enfans.

( Il sort. )

## SCENE IV.

Les mêmes , excepté le BAILLY.

STEPHANI , *donnant les billets à Fricando.*

Beau-père , serrez tout cela , c'est la fortune de votre gendre.

FRICANDO.

Je ne t'en demandais pas tant.

*Il entre dans son cabinet.*

STEPHANI.

Chère Lauretta !

DUO.

Air : *Disposez , M. Sans-Gêne.*

Après une longue absence  
Je suis enfin de retour  
Et je vois mon amour  
Récompensé par la constance.

LAURETTA.

Livrons-nous à l'espérance ,  
Tout sourit à nos projets ,  
D'une heureuse alliance

Goûtons la paix  
Près de toi , de mon père  
Je veux passer ma vie entière ;  
Oui , tous trois désormais  
Nous ne nous quitterons jamais.

ENSEMBLE.

STÉPHANI.

A tes attraits  
Rendant un hommage sincère ,  
Non , désormais  
Je ne te quitterai jamais.  
Non , non , jamais.

FRICANDO , *rentrant.*

Allons , allons , vous aurez maintenant tout le tems de parler d'amour.... Stéphane , il est tard , va trouver ton monde.

STÉPHANI.

*J'y cours.*

*( Il sort. )*

## SCENE V.

Les mêmes , excepté STÉPHANI.

FRICANDO.

Benetty, va te mettre à la broche ; toi , cours à la cave ,  
et rapportes-en le meilleur vin ; ensuite , nous fermerons la  
grande porte , et nous passerons la nuit en famille.

Air : *Allez vous-en gens de la noce.*

Allez vous-en , fait's diligence  
Et dans un quart d'heur' soyez prêts.  
Moi du festin et de la danse  
Je vais ordonner les apprêts ;  
Et sur ma table en abondance ,  
Vous retrouverez mes amis ,  
Des mets choisis ,  
Des vins exquis.

ENSEMBLE.

Allez vous-en , f'sons diligence ,  
Etc.

Allons nous-en f'sons diligence  
Et dans un quart d'heur' soyons prêts  
Du festin , pendant notre absence ,  
Il va commander les apprêts.

*(Ils se disposent à sortir , Sbogar entre ; il est en veste et a une petite caisse  
en bandoulière.)*

## SCENE VI.

Les mêmes. — SBOGAR.

SBOGAR.

Pardon , excuse , Messieurs et Mesdames.

FRICANDO.

Que voulez-vous , mon ami ?

SBOGAR.

C'est-il pas ici une auberge ?

FRICANDO.

Sans doute , au Soleil d'Or.

SBOGAR.

Ah ! au soleil ! comme il fait nuit , je n'avais pas vu le...

FRICANDO.

Eh bien ! après que demandez-vous ?

SBOGAR.

Un lit pour dormir... et puis quelque chose pour souper.

FRICANDO.

Quelque chose? il n'y a rien.

SBOGAR.

Queu guignon! v'là la troisième auberge où il n'y a pas de provisions.

## SCENE VII.

Les mêmes. — BENETTI.

BENETTI.

Not' maître, la broche tourne avec une douzaine de pièces de gibier, qui ont une mine... Ah!... et les casseroles sont sur le fourneau qui vous attendent.

FRICANDO.

Te tairas-tu?

SBOGAR.

Vous disiez que vous n'aviez rien.

FRICANDO.

J'ai une noce et de grands personnages à servir, à contenter.

SBOGAR.

C'est ça, moi je suis un pauvre diable qui meurs de besoin et de fatigue, et...

LAURETTA.

Tenez, mon ami, voilà une chaise.

SBOGAR.

Merci, ma belle demoiselle.

FRICANDO.

J'en suis fâché; mais je ne peux qu'y faire, toute ma maison est occupée.

## SCENE VIII.

Les mêmes. — GÉRONIMO.

GÉRONIMO.

Le vin est monté dans la grande salle, not' bourgeois; tout y est préparé pour le bal, et je dis que cette nuit se passera sans que personne aille se coucher.

SBOGAR.

Comment! personne ne se couchera!... Ah! par exemple, j'aurai bien du malheur s'il ne se trouve pas un lit à ma portée.

FRICANDO.

Encore une fois, il n'y a rien ici pour vous.

LAURETTA.

Mon père!

SBOGAR.

M. l'aubergiste, je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je suis un honnête homme.

FRICANDO.

Des honnêtes gens sans le sou, on ne voit que cela.... Je ferais de belles affaires avec des gens comme vous..... Allons, allons, tournez-moi les talons.

LAURETTA.

Papa, c'est aujourd'hui un jour de bonheur pour nous, n'affligeons personne, une nuit est bientôt passée.

TOUS.

Oui, M. Fricando, une nuit est bientôt passée.

FRICANDO.

Eh! sais-je seulement ce que c'est que cet honnête homme qui n'a pas de quoi payer son gîte? d'où il vient, où il va?

SBOGAR.

S'il ne tient qu'à ça, j' vas vous l' dire.

FRICANDO.

Eh! bien, voyons, qu'on apporte le registre.... Votre nom?

SBOGAR.

Mon nom?... Sbogar.

FRICANDO.

Sbogar! (*la plume lui tombe des mains*).

SBOGAR, *la ramassant.*

Eh! oui, Sbogar.

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

SBOGAR.

Faut-il mon état ?

FRICANDO, *tremblant.*

C'est inutile !... nous en savons assez.

LAURETTA.

E! moi qui ai prié mon père pour lui!...

FRICANDO.

Chut!... Paix!...

SBOGAR.

Comme je vous ai dit, la moindre chose me suffira.

FRICANDO, *tremblant toujours.*

Oh! Monsieur, tout... tout ce qu'il y a de meilleur est à votre service... Un brave homme comme vous....

SBOGAR.

Ah ! v' là donc que vous me rendez justice. Touchez-là.

BENETTI, *à Fricando.*

Comment, not' bourgeois, vous donnez une poignée de main à ce brigand-là?

FRICANDO, *bas.*

Filons doux jusqu'à ce que le Bailly revienne.

BENETTY.

Dites-donc, si on pouvait le capturer, ça serait une bonne prise.

FRICANDO, *à part.*

Chut!... (*à Sbogar.*) Si Monsieur veut se débarrasser,

SBOGAR.

Non, non, ça ne me quitte jamais... ce sont les armes du métier ; d'un moment à l'autre je puis en avoir besoin et je suis bien aise de les trouver sous la main.

FRICANDO.

Ah ! ce sont... vos armes ?

SBOGAR.

Chacun de nous porte les siennes.

FRICANDO.

Chacun de vous ?

SBOGAR.

Sans doute. Nous voyageons par bande ; j'ai pris les devants , et mes camarades , qui parcourent les environs , seront ici dans une demi-heure.

FRICANDO.

Ah ! miséricorde !

SBOGAR.

Oh ! ce sont de bons enfans qui savent reconnaître un service.

BENETTY.

Dites donc , not' maître , s'ils savent reconnaître un service , il n'y a qu'à leur en rendre.... Car , au fait , quand on prendrait celui-ci , les autres pourraient nous le faire payer bien cher.

FRICANDO.

Il n'y a pas d'autre moyen que de lui donner à souper.

BENETTY.

C'est ça.... et le meilleur souper ; il ne faut pas lésiner avec des voleurs.

FRICANDO.

*Air des Petits vieux de Gulliver.*

Un p'tit moment  
On sera diligent,  
Et sur le champ  
Nous allons faire en sorte.  
Que l'on vous serve un repas excellent  
Dans un instant  
Monsieur sera content.

SBOGAR, à part.

Si j' les comprends , j' veux que l' diable m'emporte !...  
D'où peut donc v'nir un pareil changement ?  
Lorsque j'arrive , on veut m' mettre à la porte ,  
Et comme un prince on me traite à présent.

T O U S.

Un p'tit moment ,  
Etc.

( Ils sortent à reculons. )

### SCENE IX.

SBOGAR, seul.

Après qui en ont-ils donc ?... Ils me saluent et ils me font des révérences.... Peut-être bien qu'il y a dans le village des

gens qui me connaissent, que j'ai traités dans mes voyages et que j'aurai guéris par hasard.... Oh ! c'est ça, c'est ça.... parce que quand je me suis nommé, ils ne m'ont pas même demandé mon état.... c'est donc qu'ils le savaient, d'autant mieux que je suis tout seul de mon nom. Allons, mon petit Joseph, v' là que ta réputation fait du chemin... Dame, elle voyage avec moi, c'est bien juste ; tout ça ne serait pas arrivé, si j'étais demeuré dans la boutique de ce vieil apothicaire de Milan, où j'ai resté six mois.... je peux bien dire que chez lui j'en ai vu de toutes les couleurs ; levé dès le potrominet, travailler, comme un âne, tout le long du jour ; ne pas oser dire une parole, ne pas pouvoir regarder un homme en face... Oh ! ma foi, quand j'ai vu ça, j'ai tourné les talons, et je me suis dit : ah ! bah ! chacun pour soi..., je veux droguer pour mon compte.... Là-dessus je me suis associé avec une douzaine de médecins en herbes ; nous nous sommes mis en campagne pour chercher des simples et des malades, et je dis que nous en avons trouvé à revendre. Nous revenons pour le quart d'heure de la Suisse, où nous avons fait notre provision de vulnéraire... Il y a là dedans de quoi guérir je ne sais combien de personnes ; cependant il faut être juste, il y a des hauts et des bas dans notre métier... ; on a bien par-ci par-là de mauvais momens à passer ; mais qu'est-ce que ça nous fait !..... ça ne nous regarde pas ; ça ne nous empêche pas de saigner, purger, médicamenter à notre volonté.... ; mes camarades sont des farceurs dans mon genre, nous passons le tems gaîment, et il n'y a pas de village où l'on ne pleure quand nous le quittons.

### S C E N E X.

SBOGAR, FRICANDO, BENETTI, *garçons portant une table servie.*

FRICANDO.

Air : *Bombance ! bombance.*

Eh ! vite, eh ! vite !

L'attente irrite

Un voyageur ;

Eh ! vite, eh ! vite !

R' doublons d'ardeur  
Afin qu'il soit plus à son aise,  
Un fauteuil au lieu de c'te chaise,  
Apportez des flambeaux  
Plus beaux,  
Ne servez que des mets  
Bien frais  
Et les vins  
Les plus fins.

T O U S.

Eh! vite, eh! vite!

SBOGAR.

Oh! queu souper! v'là t'y uné table joliment servie...  
c'est sûrement pour quelqu'un de la noce.

BENETTY, *bas.*

Faut-y que nous restions?

FRICANDO, *id.*

Sortez; soyez prêts au moindre signal.

BENETTY, *id.*

C' n'est pas l'embarras, y a pas de danger, ça n'a pas  
l'air d'un fort homme... Ah! si j'étais bien sûr qu'il fût  
seul!

FRICANDO, *id.*

Il nous a dit que sa troupe n'était pas loin du village.

BENETTY, *id.*

Ça suffit! Je vas me tenir sur mes gardes. (*Il sort.*)

## SCENE X I.

SBOGAR, FRICANDO.

SBOGAR.

Ah! ça, M. l'aubergiste, s'il était possible de prendre  
quelque chose chez vous.

FRICANDO, *à part.*

De prendre quelque chose, c'est cela.

SBOGAR.

La faim me talonne en diable.

FRICANDO.

Vous êtes servi.

SBOGAR.

Dans l'autre chambre... J'y vais.

FRICANDO.

Eh ! non , voilà votre couvert.

SBOGAR.

Pas de mauvaise plaisanterie... Je vous ai dit que je n'avais pas beaucoup d'argent.

FRICANDO.

Qu'à cela ne tienne.

SBOGAR.

N'allez pas me faire un mémoire d'apothicaire.

FRICANDO.

Je ne vous demande rien.

SBOGAR.

Rien...., vraiment?... Ce que c'est que d'être connu avantagement... Allons, ma foi, pas de cérémonie, c'est toujours autant de pris.

FRICANDO.

Ces gens-là ne parle que de prendre.

SBOGAR.

Ah ! ça , il paraît que vous me connaissiez donc ?

FRICANDO.

Nous parlions encore de vous ce matin.

SBOGAR.

Eh bien ! qu'est-ce que vous en disiez?... Que j'étais pas maladroit, n'est-ce pas?... C'est pas pour me vanter, mais je suis joliment expéditif.

FRICANDO.

Ça se voit.

SBOGAR.

Aujourd'hui, dans un village, je prends mon vol, et demain, dans un autre ; toujours par voies et par chemins sans avoir peur des voleurs.

FRICANDO.

Je crois bien.

SBOGAR.

Avec ça que j'ai du bonheur ; mes opérations réussissent presque toutes... ce n'est pas que lorsqu'on a affaire à tant de monde , il ne vous arrive par-ci par-là quelques petits accidens ; mais je puis bien le dire, la main sur la conscience , si j'en ai tué quelques-uns , c'est autant leur faute que la mienne ; dans notre métier , on ne peut pas sauver tout le monde... à votre santé !

FRICANDO.

Vous êtes trop honnête.

SBOGAR.

Ah ! ça , je sais qui vous êtes , vous savez qui je suis , entre honnêtes gens on doit s'entraider dans la vie ; votre village m'a paru assez bien fourni de maisons ; donnez-moi l'adresse de celles où il y a quelque chose à faire.

*Air : Adieu , je vous fuis , bois charmant.*

Allons , montrez-vous obligeant  
 Procurez-moi quelqu' bonne aubaine ,  
 Vous verrez qu' pour gagner d' l'argent  
 Je ne r'garde pas à ma peine.  
 Avec vous je n' serai pas ingrat ,  
 Mais d' l'argent , car vous d'vez m'en croire ,  
 Mon cher hôte , dans notre état  
 On n' travaille pas pour la gloire.

FRICANDO , à part.

Il faut l'éloigner d'ici , n'importe à quel prix. (*haut*)  
 Vous me demandez les plus riches de l'endroit : il y a mon confrère le Cheval Blanc , son oncle le Corsaire , le collecteur , et l'intendant de monseigneur qui s'arrondit tous les jours.

SBOGAR.

Bon , en voilà quatre de malades , j'aurai de quoi me refaire... Eh ! bien , il n'y a plus rien dans la bouteille.

FRICANDO.

Est-ce que vous voudriez encore boire ?

SBOGAR.

Certainement , allez m'en chercher une du meilleur , brave homme.

FRICANDO , à part.

Etre appelé brave homme par un coquin... (*haut*) C'est que je ne voudrais pas vous laisser seul.

SBOGAR.

Oh! Il n'y a pas de risques.

FRICANDO , à part.

Pas de risques!... et mon argenterie... (*Il appelle.*)  
Jéronimo! Lauretta! Lauretta!

## SCENE XII.

Les mêmes. — LAURETTA , JÉRONIMO.

LAURETTA , *tremblante.*

Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez , mon père ?

FRICANDO.

Tiens compagnie à monsieur , pendant que je vais aller à la cave.

LAURETTA.

Moi , mon père ?

FRICANDO , à *Jéronimo.*

Toi , reste-là , et sur veille bien les couverts... Je reviens dans la minute. (*Il sort en courant*)

## SCENE XIII.

SBOGAR , LAURETTA , JÉRONIMO.

SBOGAR.

Par ma foi , mam'zelle , faut convenir que monsieur votre père a eu une belle idée de vous dire de me tenir compagnie.

LAURETTA.

Vous êtes bien poli , Monsieur.

SBOGAR.

Oh ! c'est que j'aime beaucoup les jeunes filles.

LAURETTA.

Monsieur , je suis fiancée.

SBOGAR.

Ça ne m'étonne pas.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Quand on est faite comme vous ,  
Des galans on tourne la tête ,  
C'est un plaisir d'être votre époux.

LAURETTA, à part.

Eh ! mais , que son langage est doux ,  
Pour un brigand qu'il est honnête.

SBOGAR,

Les maris n' pourraient vous manquer,  
Vous avez un' tournure, un' grâce...  
Vous êtes gentille à croquer.

LAURETTA, à part.

J'crois qu'voilà ( bis. ) ma frayeur qui s'passe.

SBOGAR.

Et c'est-y un queuqu'zun de conséquence qui vous épouse?... un chef de cuisine, ou p't-être un marguillier ?

LAURETTA.

Oh ! bien mieux que ça !

SBOGAR.

C'est donc un garçon apothicaire ?

LAURETTA.

Air : *Et je serai toujours folle de mon mari.*

Tous les jeunes gens du village  
M'ont fait la cour,  
Mais j'ai refusé l'hommage  
De leur amour ;  
Aussi ma joie est extrême ;  
Car pour mari  
On me donne celui que j'aime ,  
C'est Stéphani.

SBOGAR.

Eh ! bien... ma foi, ça serait farce... Stéphani Linio ?

LAURETTA.

Justement... c'est son nom de famille.

SBOGAR.

Qui a un oncle à Genève?... un des plus riches apothicaire du pays ?

LAURETTA.

Tiens, comment savez-vous cela ?

SBOGAR.

Eh ! parbleu, c'est un de mes anciens camarades ; nous avons fait nos premières caravannes ensemble.

LAURETTA.

Comment, il a fait ses caravannes avec vous ?

SBOGAR.

Pardi... S'il n'avait pas quitté le métier sitôt, il serait au moins de ma force.

LAURETTA.

De sa force !... Ah ! mon Dieu !

SBOGAR.

Voyez ce que c'est que le hasard !. Il faut que je me trouve précisément là le jour de ses noces pour faire son éloge à sa future... Ce pauvre Stéphani !

#### S C E N E X I V.

Les Mêmes. — FRICANDO, *apportant une bouteille.*

FRICANDO, *à part.*

Ah ! mon Dieu !.. Il a mis quelque chose dans sa poche.

SBOGAR.

Réjouissez-vous, papa, je ne quitte plus votre auberge.

FRICANDO.

Comment, vous ne quittez plus ?

SBOGAR.

Je suis en pays de connaissance, ici.

FRICANDO.

Comment ! comment !

LAURETTA.

Oh ! mon Dieu oui, il connaît....

STÉPHANI, *dans la coulisse.*

Père Fricando !.. père Fricando !

SBOGAR.

Qu'est-ce que c'est que cette voix là ?

SCENE X V.

Les Mêmes — STÉPHANI.

STÉPHANI, *accourant.*

J'ai vu tout le monde ; le notaire me suit.

SBOGAR.

Comment, c'est toi, mon pauvre Stéphani !

STÉPHANI.

Eh ! c'est toi, Sbogard !

*Air : Je te laisse , mon Taconnet.*

Comment c'est toi

Que je revoi ;

Ah ! ma foi,

La fête

Est complète ;

Reste, je t'invite au repas,

A ma noce tu danseras.

Beau-pèr', ne soyez pas surpris

Que dans un' telle circonstance

Je vous présente un d'mes amis.

FRICANDO.

Ça fait un' belle connaissance.

ENSEMBLE.

Comment c'est toi

Que je revoi ;

Ah ! cette rencontre est parfaite,

Je peux m'inviter en ce cas

Au bal, à la noce, au repas.

LAURETTA.

Il ne m'avait pas trompée.

FRICANDO.

En voilà bien d'une autre !

STÉPHANI.

Mon ami, je te présente ma petite femme ; elle est douce, aimable, gentille, et elle m'aime, oh ! elle m'aime...

LAURETTA.

Moi, monsieur, j'en serais bien fâchée, et si vous n'avez jamais d'autre femme que moi... (*Elle se retire en pleurant.*)

STÉPHANI.

Eh ! bien, beau-père, qu'est-ce que c'est donc que ce caprice-là ?

FRICANDO.

Ce que c'est , Monsieur?... n'avez-vous aucun reproche à vous faire , hein ?

STÉPHANI.

Des reproches !... moi !... Dis donc , toi qui me connais.

SBOGAR.

Ah ! je peux bien vous répondre de lui , corps pour corps encore.

FRICANDO.

Belle caution !

SBOGAR.

C'est donc pas un hymen d'inclination ?

STÉPHANI.

D'amour , mon ami , de tendresse , de... Je ne sais pas qui diable lui a passé par la tête.

SBOGAR.

C'est peut-être des jalousies... les femmes , vois-tu ?...

STÉPHANI.

Je cours la trouver , m'expliquer avec elle... Ah ! ça , je compte sur toi pour le bal ?

FRICANDO , *à part.*

Oni ; oui , invite , invite.

SBOGAR.

Et nos camarades donc qui doivent me rejoindre.

STÉPHANI.

Nos camarades !... Tant mieux ! nous allons faire une noce !... mais une noce !... sans adieu , mon cher Sbogar.  
( *Il sort.* )

## SCENE XVI.

SBOGAR , FRICANDO , puis le BAILLY.

FRICANDO , *à part.*

Je ne m'étonne plus des deux mille florins !... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! à qui se fier désormais , on n'est entouré que de fripons et d'imbécilles.

LE BAILLY.

Me voilà , mon cher Fricando.

SBOGAR , à part.

Allons , je vois que je ferai comme tout le monde , je ne me coucherai pas. (*Il se verse un verre de vin.*)

FRICANDO.

Ah ! monsieur le Bailly , vous venez fort à propos.

LE BAILLY.

Est-ce que le souper est servi ?

FRICANDO.

Le souper ! le souper ! il est bien question de cela... nous avons un brigand dans la maison.

LE BAILLY , *se disposant à sortir.*

Un brigand !... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

FRICANDO.

Laissez donc , c'est au contraire le moment de vous montrer. Vous avez dit tantôt que vous ne manqueriez pas Jean Sbogar.

LE BAILLY.

Eh ! bien ?

FRICANDO.

Le voilà !

LE BAILLY , *stupéfait.*

Bah ! vous êtes bien sûr ?

FRICANDO.

Interrogez-le , c'est clair.

*Air du Rénégat.*

Vous d'vez user de vot' pouvoir.

LE BAILLY.

Pour moi , quell' fâcheuse aventure !

FRICANDO.

L'arrêter est votre devoir.

SBOGAR.

Qu'est c' que c'est que c' te vieille figure ?

FRICANDO.

Interrogez c' fameux chef de brigands

Tandis que j'vais rassembler tous nos gens.

LE BAILLY.

N'allez pas trop loin que je puisse

Rester avec lui sans danger.

Quand on implore la justice .

Il faut savoir la protéger.

FRICANDO.

Pour nous rendre ce bon office,  
Un magistrat brave l' danger.  
Puisque vous rendez la justice  
C'est à vous de nous protéger. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE BAILLY, SBOGAR.

SBOGAR, *s'asseyant.*

C'est un convive, il n'y a pas de doute.

LE BAILLY.

Maintenant, procédons à notre interrogatoire. Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur de tout mon cœur.

SBOGAR, *se levant et se rasseyant.*

Monsieur, je suis le vôtre assurément.

LE BAILLI.

Monsieur, des raisons particulières me forcent à vous prier de vouloir bien me décliner votre nom.

SBOGAR.

Mon nom.... Est-ce que je vous dois quelque chose?...  
Mon nom..... Est-ce que je vous demande le vôtre, par hazard?

LE BAILLI.

Je me nomme Dominique-Ignace-Jérôme Bonacini.

SBOGAR.

Tant mieux pour vous; moi, je ne vois pas de raison pour vous dire qui je suis.

LE BAILLI.

Ce n'est pas seulement votre nom, mais encore votre âge qu'il me faut.

SBOGAR.

Mon âge?... Ah! bien, par exemple, vous êtes joliment curieux... Mon âge... Qu'est-ce que vous diriez si j'allais, de but en blanc, vous dire : votre âge, Monsieur?

LE BAILLI.

Monsieur, j'aurai soixante-cinq ans et deux jours aux châtaignes, attendu que je suis de la Ste.-Ursule de 1753.

SBOGAR.

Eh bien! vous ne les paraissez pas, faut vous rendre justice.

LE BAILLI.

C'est fort honnête de votre part; mais ça ne suffit pas, il me reste encore à apprendre quelle est votre profession.

SBOGAR.

Ma profession!... Ah! vous voulez dire mon état?

LE BAILLI.

Précisément, votre état.

SBOGAR.

Il n'est pas fameux, mon état, si le vôtre n'est pas meilleur...

LE BAILLI.

Je ne m'en plains pas.

SBOGAR.

Vous êtes bien heureux!.... Qu'est-ce que vous faites donc?

LE BAILLI.

Je suis Bailli depuis vingt-deux ans, ce qui me donne une certaine considération.

SBOGAR.

Ah! vous êtes Bailli.

LE BAILLI.

A vous rendre mes devoirs si j'en étais capable; c'est moi qui ai pris la place du défunt.... Vous n'avez pas connu le défunt? Un grand sec... qui passait tous les jours par ici?

SBOGAR, *se levant.*

Non. Ah! mon Dieu que je suis gauche, moi qui étais assis devant vous.... Pardon, excuse d'avoir oublié la politesse; asseyez-vous donc.

LE BAILLI.

Mais, Monsieur, il me semble...

SBOGAR.

Pas de cérémonie... Vous devez être las, et un Bailli a besoin de se reposer comme un autre.

LE BAILLI.

C'est à merveille; mais le plus pressé est de me répondre.

SBOGAR.

Je ne vous répondrai pas que vous ne soyez assis.

LE BAILLI.

Comment ?

SBOGAR.

Assis.

LE BAILLY.

Mais encore ?

SBOGAR.

Asseyez-vous, et je vas vous répondre tout de suite.

LE BAILLY, *s'asseyant.*

A la bonne heure !

SBOGAR, *un bras sur le fauteuil.*

Ça doit être une bonne place ça, Bailly !

LE BAILLY.

Il y a bien du mal.

SBOGAR.

Vous avez des profits, des tours de bâton ?

LE BAILLY.

Ça n'en vaut pas la peine... Il y a si peu de monde à arrêter... A propos, j'oubliais... Veuillez me dire, Monsieur....

SBOGAR, *l'interrompant.*

Dites-moi donc, avez-vous beaucoup de malades dans ce village ?

LE BAILLY.

Non, l'air est très-sain, et il n'y a que deux personnes.

SBOGAR.

C'est-à-dire, quatre.

LE BAILLY.

Croyez-vous qu'il y en ait quatre ?

SBOGAR.

J'ai leurs adresses dans ma poche.

LE BAILLY.

Alors, vous en savez plus que moi ; ça n'est pas étonnant, les malades ne sont pas dans mes attributions... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Ayez donc la bonté de me dire le sujet de votre voyage ?

SBOGAR.

Oh ! bien volontiers... M. le Bailly, je suis venu pour... Mais vous, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

LE BAILLY.

Pardi ! je viens à la noce ! (*A part.*) Quelle patience il faut avoir dans un métier comme le mien ! En vérité, ça commence à m'impatisier. (*Il tousse.*)

SBOGAR.

Oh ! oh ! vous avez là une vilaine quinte ! Il ne faut pas jouer avec ça ... Il faut vous soigner. (*Il lui présente une petite boîte.*) Avalez-moi ces pilules.

LE BAILLY.

Des pillules.... Monsieur, Il est défendu à la justice de rien prendre.

SBOGAR.

Mais quand elle est enrhumée ?

LE BAILLI.

C'est égal, Monsieur, je n'avale pas de pillules du premier venu.

SBOGAR.

Elles sont pourtant pectorales.

LE BAILLI.

Pectorales tant que vous voudrez ; nous ne sommes pas ici pour des pillules ; et avec votre manière ambiguë de répondre à mes questions, voilà bientôt une heure que vous me faites perdre.

SBOGAR.

Moi, je vous ai fait perdre une heure ?

LE BAILLY.

Tout autant, voyez plutôt.

SBOGAR.

Ah ! la jolie montre !

LE BAILLY.

Laissez donc, laissez donc, on ne touche pas à ce bijou là.

SBOGAR.

Avez-vous peur qu'on vous le vole ?

LE BAILLY.

Dame, écoutez donc, on ne sait pas toujours à qui l'on a affaire.

SBOGAR.

Comment , comment on ne sait pas ?

LE BAILLY.

C'est-à-dire , au contraire on le sait.

SBOGAR.

Comment , on le sait !

LE BAILLY.

Oui Monsieur on le sait , car à la fin , il faut que j'éclate ! croyez-vous que je sois la dupe de votre air imbécille ! on connaît ces ruses... moi aussi , Monsieur , je fais la bête quand je veux.

SBOGAR.

Comment !... c'est assez malhonnête ce que vous me dites là.

LE BAILLY.

Croyez-vous que je ne sache pas qui vous êtes ?.. que je n'aye pas reçu des plaintes sur votre manière de vous comporter ?

SBOGAR , *à part.*

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il saurait que j'ai manqué de guérir ce vieux procureur !

LE BAILLY.

Est-ce ainsi qu'on traite les gens ?

SBOGAR.

Ecoutez donc , c'est pas ma faute , c'est pas moi qui l'ai tué.

LE BAILLY.

Comment , c'est pas vous ?

SBOGAR.

C'est mes camarades.

LE BAILLY.

Ah ! c'est vos camarades.

SBOGAR.

Moi je l'avais commencé et il allait pas mal , mais je leur ai mis entre les mains et ça n'a plus été ça.

LE BAILLI.

Vous , ou eux , Monsieur , n'est-ce pas la même chose ?

SBOGAR.

Du tout ! chacun travaille pour son compte. Je ne paie pas pour les autres. D'ailleurs, c'est pas avec mes ordonnances qu'ils l'ont traité.

LE BAILLI.

Monsieur ! Monsieur !

## SCENE XVIII.

Les mêmes. — STÉPHANI.

STÉPHANI , *accourant.*

Plus de noce , plus de festin !

SBOGAR.

Comment , plus de noce ?

LE BAILLY.

Plus de festin ?

SBOGAR.

Tout était si bien d'accord ; quelle raison ?

STÉPHANI.

Je l'ignore , tout ce que j'ai pu comprendre , c'est qu'il est question de toi ... c'est ton arrivée qui est cause de tout cela.

LE BAILLY.

Parbleu ! je le crois bien !

STÉPHANI.

Et tout est rompu.

SBOGAR.

Ah ! c'est à cause de moi ... Eh ! bien , qu'on rompe , qu'on rompe.

STÉPHANI.

Mais , mon cher Sbogar ! ...

SBOGAR.

Non , laisse-moi ; vois-tu , à présent , c'est fini , j'ai la

tête montée et je sais bien ce que je vais faire. (*Il va reprendre sa boîte.*)

LE BAILLY.

Est-ce qu'il aurait l'intention de m'échapper ?

SBOGAR.

Je vas d'abord m'en aller, et puis je reviens avec tous les camarades.

LE BAILLY, *à part.*

Tous ses camarades.

SBOGAR.

Et nous verrons si on retardera ton mariage.

LE BAILLY, *à part.*

Nous ne serons pas à la noce.

SBOGAR.

Ils ne savent pas à qui ils ont affaire... tu verras... tu te marieras, tu danseras, je danserai, nous danserons et nous les ferons danser, n'est-ce pas, M. le Bailly ?

LE BAILLY.

Vous les ferez danser ! oh ! oh !

SBOGAR.

Ou je ne m'appèle pas Sbogar de mon nom de famille.

LE BAILLY, *à part.*

Quand je me gendarmerai... et pas un soldat dans le village !... Que la justice est faible quand elle est privée de la force armée !

## SCÈNE XX.

Les mêmes. — FRICANDO, LAURETTA, BENETTY ;  
garçons d'auberge.

BENETTI, *accourant.*

Au secours ! au secours ! v'là les voleurs !

T O U S.

Les voleurs !

LE BAILLY.

Comment , misérable , tu sais que je suis ici , et tu laisses entrer les voleurs.

SBOGAR.

Allons , il ne me manquait plus que ça.

BENETTI.

Ils sont au moins plus de cinquante !

T O U S.

Cinquante !      (*Le Bailly cherche à se cacher.*)

SBOGAR.

Pourvu qu'ils ne se mettent pas à mes trousses.

LAURETTA.

M. Sbogar , je vous en prie , empêchez-les d'entrer.

SBOGAR.

Tiens , est-ce que je le peux !... est-ce que j'irai m'exposer ?

FRICANDO.

Exigez de nous tous ce que vous voudrez , mais renvoyez-les.

T O U S , *entourant Sbogar.*

Oui , renvoyez-les.

SBOGAR.

Finissez donc... vous verrez qu'avec leurs jérémiades , ils m'empêcheront de me sauver. (*Il cherche à se cacher.*)

STEPHANI.

Bah ! bah ! des voleurs ne se présentent pas si ouvertement , je vas savoir ce que ça veut dire... voyons , qu'est-ce qui a un peu de courage de vous autres ?

BENETTI.

Allons , père Fricando , montrons-nous.

LE BAILLY, *caché sous la table.*

Oui , oui , montrez-vous.

STEPHANI.

Vous hésitez tous !... Eh ! bien , vogue la galère , j'y vais seul ; attendez , attendez , je reviens tout de suite. (*Il sort.*)

LE BAILLY, *heurté par Sbogar qui se cache sous la même table.*

Tiens , vous vous cachez aussi , vous ; par exemple , elle est bonne celle-là.

SBOGAR.

Ne dites-rien.

LE BAILLY.

Chut ! je suis-là pour observer.

SBOGAR.

Il y a place pour deux à l'observatoire.

LAURETTA.

Ah ! mon papa , regardez donc le chef des voleurs qui se cache aussi.

## SCENE XXI et dernière.

Les mêmes. — STÉPHANI, les amis de Sbogar.

CHŒUR DES AMIS.

Air : *Vaudeville des Deux Valentins.*

Arrivons , arrivons  
Joyeux compagnons ,  
Egayons le chemin  
Par un gai refrain ;  
Attaquons  
Flacons  
Et tendrons  
Qu'on voit dans ces cantons.

STEPHANI.

Calmez vos frayeurs ,  
Car tous ces voleurs  
Ne sont que de bons drilles .  
Ils n' sont dangereux  
Que pour vot' vin vieux  
Et pour nos jeun's filles.

CHŒUR.

Arrivons, arrivons,  
Etc.

SBOGAR, *se montrant.*

Me voilà, mes amis, mes camarades !

T O U S.

Ah ! ah !

STEPHANI

Eh ! que diable faisais-tu là ?

SBOGAR.

Je tenais compagnie à M. le Bailly, qui avait une fameuse peur, allez. Voulez-vous du vinaigre des quatre voleurs.

LE BAILLI.

Taisez-vous donc, le nom seul me ferait trouver mal.

SBOGAR.

Il vous prenait pour des brigands.

T O U S.

Des brigands !

LE BAILLI.

Comment ! est-ce que ça n'en serait pas ?... Vous n'êtes donc pas le fameux Jean Sbog ?...

SBOGAR.

Non, Joseph Sbogar.

STEPHANI.

Ah ? je vois ce que c'est !... la méprise est unique ! on t'a pris pour le chef de cette fameuse bande.

SBOGAR.

Ah ! par exemple, c'est bien malhonnête de votre part. C'est un quiproquo d'apothicaire.

LE BAILLI.

Ah ! j'y suis à présent... Eh ! bien, voisin, où en serais-je

maintenant, si je n'avais pas agi avec ma prudence ordinaire?... si j'avais arrêté cet honnête garçon que j'estime tout plein...

SBOGAR.

Eh ! bien ; vous auriez arrêté un innocent.

LE BAILLI.

J'espère que j'ai mis de la perspicacité dans cette affaire... je me suis dis, à la manière dont il m'a répondu dans son interrogatoire, cet homme-là serait plutôt un Bailly.

VAUDEVILLE.

FRICANDO.

Air : *Honneur à la Musique.*

Amis, la table est mise,  
Venez tous avec moi  
Rire de la méprise  
Qui causa notre effroi.

LAUREETA, *au Public.*

Air : *Restez . restez , troupe jolie.*

A voir les piéc's qui du parterre  
Fixent maintenant les regards,  
Il semblerait que pour lui plaire  
Il ne faut que de vrais Sbogars,  
Notre héros ainsi se nomme ;  
Mais, hélas ! il n'est pas voleur,  
Ah ! que son titre d'honnête homme  
N'aille par lui porter malheur.

(bis.)

TOUS.

mis la table est mise,  
Etc.

20 01 63

FIN.

---

De l'Imprimerie de M<sup>e</sup>. V<sup>e</sup>. CUSSAC, rue Montmartre,  
N<sup>o</sup>. 30.